

## ENTRETIEN AVEC L'ÉCRIVAINNE

## Le roman ou comment mettre

**Keltoum Staali est née à Salon, en France, où elle a grandi et construit une grande partie de sa vie. Après des études de lettres modernes à l'université d'Aix-en-Provence, elle décide de s'installer en Algérie, son pays d'origine. Elle a travaillé comme journaliste à l'hebdomadaire Révolution Africaine puis au quotidien Alger Républicain. Retournée en France suite aux tragiques événements des années 1990, elle anime une bibliothèque de quartier et se forme aux ateliers d'écriture, avant de se tourner vers l'enseignement des lettres. Elle exerce dans un collège ZEP du sud de la France tout en continuant à collaborer dans divers journaux, revues et sites web : L'Humanité, Recherches Internationales, Le Matin, Esprit Bavard... Elle est l'auteur de deux recueils de poésie, Talisman (éditions Alba 2005) et Identité Majeure (2010), ainsi que d'un récit, Le Mimosa de décembre (2011, préface de Gilles Perrault), republié en Italie en 2014 dans la traduction de**

**Karim Métref. Elle vient de signer un roman, Cœur Noir, aux éditions Marsa. Une œuvre qui replonge le lecteur dans le drame des massacres de Raïs Hamidou et Bentalha (1997). C'est l'histoire pathétique de Lila, une photographe qui arrive en France juste après cette tragédie. Elle y fait la connaissance d'un Libanais, lui aussi rescapé des massacres de Sabra et Chatila... «Il me fallait voyager les détours, travailler les enchevêtrements pour une forme d'héritage...»**

**Le Soir d'Algérie :** Keltoum Staali, après deux recueils de poésie, vous êtes passée au récit et au roman. Le premier, *Le Mimosa de décembre*, a été préfacé par Gilles Perrault qui n'est plus à présenter et qui l'a trouvé, selon son mot, «enthousiasmant». C'est un récit qui est largement autobiographique et qui se donne, n'est-ce pas, à lire en tant que tel. Entre témoignage et reconstruction mémorielle, une première ouverture vers le roman ?

**Keltoum Staali :** Il s'agit d'un témoignage personnel, une tranche de vie, dans lequel je raconte comment un événement familial tragique, la mort de mon petit frère, est fondateur dans ma trajectoire.

Ce décès brutal, survenu dans le bateau du retour des vacances au pays, alors que j'étais enfant, a été longtemps entouré de silences douloureux. Il m'a fallu trouver des éléments glanés dans la mémoire des uns et des autres pour en faire un récit cohérent, seul moyen d'accepter cette mort, d'en comprendre les tenants et les aboutissants, de mettre un terme à ces non-dits. Il paraît que les histoires sont une façon pour les humains de surmonter leurs traumatismes. De fait, raconter une histoire, c'est mettre de l'ordre et à partir d'une structure narrative, c'est donner congé aux fantasmes, aux fantômes. Plus de quarante ans après, j'ai pu enfin ranger cet événement dans le rayon du passé, et comprendre le lien entre cette disparition (pour la petite enfance que j'étais, c'était une disparition très brutale, sans explication) et les choix de vie que j'ai faits plus tard, entre autres le choix peut-être le plus important, celui de vivre dans le pays de mes parents.

*Le Mimosa* est donc la tentative de raconter un événement dont il ne reste absolument aucune trace, si ce n'est dans la mémoire de mes parents et de ma sœur aînée. Aucune trace, cela veut dire aussi aucune tombe. L'écriture de ce récit est une sorte de sépulture que je devais à ce petit frère, disparu à l'âge de dix-huit mois.

Il est mort entre les deux rives, dans un aller-retour fatal. Ma vie est dans la continuité de ce voyage ininterrompu, un aller-retour perpétuel, moitié rêvé, moitié vécu, entre les deux pays qui sont les miens.

**Les thèmes de la quête identitaire et de la mémoire entre les deux rives de la Méditerranée habitent votre écriture et constituent la matière de prédilection de votre travail d'écriture, en vers ou en prose...**

La question identitaire est en effet au cœur de mon écriture, bien que le terme soit un peu éculé et que je l'utilise avec réticence. L'identité n'est pas à appréhender comme une entité immuable et définitive qu'on chercherait à atteindre. Ni même comme un retour à une origine mythifiée. Ce serait plutôt une construction incessante et mouvante dans laquelle on recherche un équilibre. Je ne me demande pas qui je suis, et je ne me sens pas tiraillée entre



Photos : DR

**Pour Keltoum Staali la fierté est un sentiment qui vaut de l'or.**

deux pays. Je revendique mon appartenance et mon attachement aux deux, même si j'admets que mes rapports avec l'Algérie sont pétris de nostalgie, de mythes et de fantasmes. Mais j'éprouve une sorte de ressentiment d'avoir été privée de mon histoire, de ma langue, de mes racines. L'émigration est la conséquence de l'histoire coloniale et donc ma naissance, le mode de vie qui m'a été donné sont aussi le résultat de cette histoire. J'ai toujours voulu combattre les circonstances qui entouraient mon existence pour avoir le sentiment de maîtriser le cours des choses. Je refusais d'être le jouet de l'histoire avec sa «grande hache», comme dit Perec. C'est pourquoi j'ai choisi de quitter la France comme pour réparer cet outrage. Cela m'a donné un sentiment inouï de toute-puissance. Et de fierté. Quand on est issu de l'émigration post-coloniale en France, la fierté est un sentiment qui vaut de l'or.

L'Algérie, mi-réelle, mi-fantasmée, c'est aussi et surtout un formidable sujet littéraire qui me permet, tout en vivant loin d'elle, de continuer à lui appartenir, à vivre en elle. Et à écrire des histoires qui me donnent le sentiment de décider de la marche des événements. C'est quelque chose de très excitant.

**C'est aussi un regard acéré sur la France des «années Mitterrand» dont l'arrivée au pouvoir avait autorisé de grandes espérances pour la condition de l'émigration. La voix d'une nouvelle génération se faisait entendre, dans les médias, la musique, la littérature. Mais dans les banlieues, le changement se faisait attendre tandis que les vieux réflexes reprennent vite le dessus ?**

A la fin des années 1980, alors que la France élit un président de gauche, un socialiste qui est loin d'être un inconnu pour les Algériens, soit dit en passant, je termine mes études et me prépare à «rentre» au pays. C'est une époque qui restera mar-

quée par la montée du Front national, une aubaine pour la gauche socialiste qui rêve de rester aux affaires, et par la recrudescence des crimes racistes. Bavures policières, assassinats, les Maghrébins, qu'on n'appelle plus les Nord-Africains et pas encore les musulmans, subissent une violence et une criminalité que la justice ne punit jamais. Des jeunes, des adolescents, parfois des enfants, sont tués au pied de leur immeuble. Un touriste algérien est pris à partie dans un train par des légionnaires ivres qui le tabassent avant de le défenestrer. J'ai le souvenir d'avoir passé une partie de mon temps à manifester contre ces crimes, et une autre à avoir peur pour mes frères.

La France a-t-elle changé depuis ? De fait, elle a un peu changé en surface. Les Nord-Africains se sont transformés en musulmans dans le discours des médias et des politiques qui fabriquent l'opinion. Certes, le nombre de crimes racistes et de bavures policières a baissé mais les discriminations restent très fortes. Passée l'euphorie de la Coupe du monde de 1998 où la France se découvrait Black-Blanc-Beur, les vieux réflexes racistes reprennent le dessus.

Ces dix dernières années, on assiste à une augmentation d'un racisme de type nouveau, l'islamophobie, que le sociologue Saïd Bouamama qualifie de «racisme acceptable». Cette nouvelle forme de racisme qui ne dit pas son nom a atteint toutes les couches de la société et pas seulement les électeurs traditionnels de l'extrême droite. Les milieux de gauche eux-mêmes se laissent séduire par cette islamophobie au nom d'une laïcité dévoyée, devenue elle-même une nouvelle religion dominante. Dans une telle société, où selon le Bureau international du travail, quatre patrons sur cinq reconnaissent préférer embaucher un «Blanc» plutôt qu'un Arabe, difficile de considérer que les choses ont changé même si certaines choses ont changé. A mon époque, les gens avaient peur de se faire expulser.

Aujourd'hui, cette peur est remplacée par une citoyenneté assumée qui se manifeste différemment selon qu'on est jeune, femme, diplômé, chômeur, etc. Les gens issus de l'immigration post-coloniale ont envie de se faire entendre et leurs revendications, y compris lorsqu'elles sont d'ordre religieux ou culturel, sont le signe d'une citoyenneté assumée. C'est quelque chose qu'on a parfois du mal à comprendre en Algérie. Pourtant, je considère que le port du foulard en France relèverait presque d'un acte de résistance, tellement on se heurte à une hystérisation de la société française autour des questions vestimentaires des femmes arabes. Il faut avoir du courage pour sortir dans la rue avec un foulard au risque de se faire insulter, cracher dessus ou agresser. Oui, la France a changé. Lorsque j'étais jeune, il y avait une très grande liberté vestimentaire. Aujourd'hui, des filles sont renvoyées de leur collège parce qu'elles portent une jupe jugée trop

**Réalisé par  
Abdelmadjid Kaouah**

longue. Lorsqu'une société commence à vouloir régenter la façon de s'habiller des femmes, c'est le signe que ça va vraiment mal.

***Mimosa de décembre* tout en étant le récit d'une aventure personnelle est aussi un regard porté par vous-même, la narratrice — devenue journaliste — sur la société de l'autre côté de la Méditerranée à laquelle elle s'identifie, qu'elle mythifie parfois avant de la découvrir dans toutes ses contradictions. Elle va vivre des moments historiques, Octobre 1988, les débuts de la tragique décennie 1990. Comment l'avez-vous vécue personnellement et quelles leçons en avez-vous tirées ?**

Lorsque je suis arrivée à Alger en 1986, j'ai découvert un pays dont j'ignorais la diversité et la complexité. La seule Algérie que je connaissais jusque-là, c'était celle de mes parents, une Algérie rurale, conservatrice, voire rigoriste. Je découvrais tout à coup un pays éblouissant à travers le milieu de la presse, je croisais des personnalités incroyables, des intellectuels, des artistes, des universitaires, moi dont la famille est issue d'une frange très pauvre de la campagne. Cela existait donc pour de vrai, des gens brillants qui n'étaient pas des Français. Je me souviens avoir été particulièrement frappée par ma rencontre avec des femmes remarquables, journalistes, intellectuelles, militantes, féministes... Dans mon for intérieur je me disais que les Françaises que j'avais connues ne leur arrivaient pas à la cheville. Je continue à le penser souvent.

Le récit du *Mimosa* avait aussi pour fonction de rétablir ma vérité sur l'immigration. Il se disait et s'écrivait tant de choses dans lesquelles je ne me reconnaissais pas que j'ai eu envie de raconter ma propre histoire. Une façon de prendre la parole, d'être un sujet et non plus un thème, un objet. Ecrire c'est aussi cela. Ne plus accepter que les autres parlent de vous, à votre place.

A Alger, la fin des années 1980 était souvent vécue comme un désenchantement pour beaucoup d'Algériens. Lorsque les émeutes de 88 ont éclaté, le ciel m'est tombé sur la tête. Je réalisais, soudain, que tout pouvait arriver.

La stabilité politique n'était qu'une illusion. La violence n'était pas juste un fait historique appartenant au passé. Elle pouvait resurgir à tout moment. Lorsque les premiers témoignages sur la torture ont commencé à être connus, ce fut terrible. Les fantômes du passé revenaient. Des Algériens avaient torturé des Algériens.

Puis il y a eu cette période incroyable post-88, avec les nouvelles lois sur la liberté de la presse, puis celle des associations et des partis politiques. Il y avait alors une réelle euphorie qui s'est emparée de nous,